

Satprem

Évolution II

Après l'Homme, qui ?
Mais surtout :
Après l'Homme, comment ?

À la suite de Darwin, nous ne pouvons pas imaginer une autre espèce sinon comme une « amélioration » de la nôtre, en espérant qu'elle sera moins destructrice. Mais il n'y a *pas* d'espèce nouvelle possible ni d'avenir pour la terre à moins que nous n'allions à la racine *physique* de ce qui fait la Destruction – de tout : hommes et bêtes, depuis des milliards d'années. Or, il n'y a qu'une manière possible d'aller à la recherche de cette première tombe terrestre, c'est de plonger dans son propre corps, ces cellules, ces atomes, et de traverser ce « quelque chose qui fait la mort », tout en vivant. Alors on sait ce que c'est et on sait ce qu'il y a, sans microscope et sans anesthésie. Et on sait que cette grande Destructrice, cette « Mort qui se repaît de ses créatures », est traversable et destructible. Au bout de cette fabuleuse exploration, cette périlleuse aventure, de l'autre côté de ce premier Mur de Mort, dans ces cellules mêmes et dans ce corps, on découvre une nouvelle sorte de vie, une nouvelle sorte d'air, une autre respiration *physique* comme il n'y en a jamais eu depuis l'apparition du premier système pulmonaire et du premier amphibien il y a 400 millions d'années – le secret de notre vieille évolution mortelle et la porte d'une nouvelle création sur la Terre. Évolution II.

à

Robert Laffont
qui a osé comprendre
l'avenir

avec gratitude

29 Février 1992

*Un formidable enfant
dans les entrailles,
il s'appelle le fils du corps*

Rig-Véda, III.29.11

*Il découvre cette vérité,
Le Soleil même
qui demeure dans l'obscurité*

Rig-Véda, III.39.5

1

Évolution II

PROBABLEMENT, Darwin dut s'interroger plus d'une fois lorsque, peu à peu, il lui apparut indubitablement que la reine Victoria *aussi* descendait d'une guenon. Et le grand archevêque de Canterbury. C'était un peu « comme de confesser un meurtre », avoue-t-il avant de se lancer dans *l'Origine des espèces* ; du coup, il en est devenu agnostique et tout notre « fixisme » biblique et religieux s'écroulait — c'était une révolution plus profonde que celle de 89, bien que celle-ci ait bouleversé l'Europe, mais cette fois-ci c'était le monde de quatre milliards d'années qui était remis en question.

Peut-être la qualité essentielle de l'homme est-elle de poser des questions et de remettre en question.

Y compris son fixisme homo-centrique.

On change de politique et de religion et d'idée — on change même beaucoup d'idée depuis quelques millénaires d'hominien, Sri Aurobindo disait : « Le Mental est un serpent infini qui s'enroule indéfiniment autour de lui-même. » Cela peut continuer longtemps. Mais est-ce qu'on change d'homme ?

Non pas changer « l'homme », car cela, il change beaucoup, tel le caméléon, tout en restant parfaitement caméléon — pas trop parfaitement depuis quelque temps. Mais changer

d'homme, de l'espèce dite *Homo sapiens* à autre chose, comme le petit lézard après le poisson, et peut-être plus radicalement encore ? Avec son humour toujours présent, Mère disait (à propos de la réincarnation) : on pend l'assassin, c'est très bien, mais il continue avec une autre chemise (!) La chemise d'homme commence à être bien vieille. Les assassins aussi. Nos idées aussi — un tour de plus autour du grand serpent ?

Darwin examinait les iguanes, les tortues et les tatous — au moins, c'est examinable, et cela se fossilise sans papes ni fanfare, sans idéologie non plus. Mais après tout, les petits poissons changent de chemise aussi, et de fil en aiguille ou de chemise en chemise ils deviennent parfaitement hommes — de droit divin ? et pour toujours ?

Il n'y a pas si longtemps un « grand » chef d'État américain déclarait péremptoirement : « Nous sommes les chefs du monde. » Mais cela fera de la matière fossile aussi, sans distinction d'idée ni de religion — examinable en quantité de calcaire.

Donc posons la question qui nous permettrait de devenir autre chose qu'une certaine quantité de calcaire sous une certaine chemise.

Il m'a toujours paru étonnant, surprenant, depuis Lamarck en tout cas, qui osait écrire sa *Philosophie Zoologique* l'année même où Darwin descendit dans un berceau, que ces « chefs » provisoires de la Zoologie ne se soient jamais demandé : après l'Homme, qui ? Avec tant de canons et de *sapiens* comment détrônerait-on cette chemise-là ? Les guenons ancestrales et royales n'auraient pas « pensé » autrement, ni les requins-marteau, ni les tyrannosaures.

Mais surtout : après l'Homme, comment ?

Ici, nous arrivons à la Zoologie appliquée ou à l'évolutionnisme *in vivo*.

Et il est bien possible que tous ces milliards d'années d'évolution n'aient tendu que vers un seul point où une seule espèce serait capable de se retourner sur elle-même, non pas pour améliorer son monde, ses nageoires ou ses pattes, ni ses « idées » du monde, mais pour examiner cet amas de calcaire et de tissus, et voir ce qui peut sortir de là — comment ça peut changer volontairement, par quel mécanisme et quel pouvoir inhérent ?

Nous ne proposons rien de moins qu'une révolution zoologique. Nous ne cherchons rien de moins qu'un levier ou un ressort caché, et pourtant inhérent, dans ce corps, qui nous ouvrirait les portes d'une Évolution Nouvelle comme il n'y en a jamais eu depuis les premiers unicellulaires d'il y a trois milliards d'années : Évolution II.

Oui, c'est un peu « comme de confesser un meurtre », une énormité... anti-scientifique et anti-religieuse, voire anti-humaine. Mais les premiers petits phoques ont-ils jamais été anti-poisson ? L'évolution n'est anti-rien : elle marche. Et se rit de nos prétentions.

Avec toutes nos cliques et nos claques, nous sommes peut-être seulement la Préhistoire de l'Homme.

*Tu brises en deux la colline
de notre être
parce qu'elle ne te livre pas
les rapidités de la vie
emprisonnées*

Rig-Véda, V.54.5

2

Le milieu favorable

J'AVAIS trente ans exactement lorsque je me suis lancé dans cette aventure de l'avenir de l'Homme. Disons, en termes simples, le procédé de fabrication de ce qui suivra l'Homme — non pas son « amélioration » en sainteté, en intelligence, en moyens d'action, en pouvoir de « réussite », rien pour épater le congénère, car, décidément, nous étions pour le post-génère. La Zoologie présente, même scientifique et même spirituelle, nous semblait une sorte de faux-semblant avec des cavernes et des abîmes hideux, ou des hauteurs évanescences et sans avenir à part des cieux problématiques. Il est vrai que l'Inde nous offrait des ouvertures plus rationnelles avec son concept de la réincarnation : on marche de vie en vie, on grandit, on bouche les trous des vieilles défaillances par un courage renouvelé, on vainc l'ennemi que l'on n'a pas su ou pas pu exorciser, le film continue pour transformer les défaites en forces nouvelles et démolir les vieilles réussites devenues des prisons. On s'élargit, le regard embrasse plus d'humanité. Mais finalement c'est toujours le même scénario avec des variantes en haut et bas et en couleur. On s'aime, on rit, on pleure. Alors on regarde le scénario humain dans son ensemble et non plus tout à fait pour soi et pour sa propre satisfaction. L'Histoire prend une vie comme la sienne propre. Le jeu des Forces contestantes transparait, l'hypnotisme collectif du moment, le déroulement humain. Des contours se dessinent et des lignes de fracture comme les continents transmigrés de l'ancienne Gondwana en dérive vers... quoi ? Et puis tout ce peuple multiplié, plus en grossièreté qu'en finesse, de plus en plus multiplié, comme une pierre au cou de la Terre. Que peut-on FAIRE pour tout cela ?

L'Évolution a l'art de se servir du mal comme du bien : tout sert à marcher, les pires catastrophes sont ses meilleures occasions d'inventer, de découvrir (dé-couvrir). Tout ce qui nie et résiste vient chauffer son four autant que ses prophètes. Il faut bien reconnaître, comme je l'avais fait lorsque je suis revenu en Inde, que le « milieu » n'est pas favorable, c'est-à-dire qu'il est très favorable à autre chose. L'Inde aussi parle de « pralaya », la fin d'un monde, mais c'est pour en recommencer un autre : il y aurait eu six « pralayas » avant notre

dernière Terre. Sept fois la Terre. Sept scénarios évolutifs... pour « aboutir » à quelque hominien intelligent et plus ou moins destructeur qui déroulera son petit scénario particulier et se multipliera et recommencera — jusqu'à ce que mort s'ensuive ? Et on recommence une huitième Terre ? Tout de même, il doit bien y avoir un moment très défavorable qui donnera naissance à un milieu ou à un être plus favorable qui conviendra mieux à la beauté et à la durée de la Terre. L'*Homo* dit sapiens n'est pas du tout cet outil-là, bien qu'il puisse servir à fabriquer le prochain être : mais par quel mécanisme corporel, physique ? Il doit bien y en avoir un puisqu'il y a eu toutes ces petites bêtes avant nous. L'Évolution ne s'intéresse pas plus à multiplier nos circonvolutions cérébrales, nos autoroutes, nos avions et nos idées mirifiques qu'à multiplier les dents du requin ou les pattes du myriapode. Mais elle *peut* se servir de notre propre étranglement pour défoncer nos murs, comme elle s'est servie un jour de quelque marais desséché pour obliger le vieux poisson à inventer une autre respiration. L'erreur est de croire que les petites bêtes, scientifiques et académiques ou papales d'une sorte ou d'une autre, soient le « milieu » définitif : ils cernent et délimitent notre prison, c'est tout, bien que chacun ait le même secret dans la peau. L'Évolution a fait sauter plus d'une prison avant nous — avec le même secret dans la peau de chaque petit prisonnier. Et peut-être, son ultime Secret — ce qui la pousse, ce qui la meut — est-il de fabriquer l'être sans prison, non pas à l'aide d'un artifice supplémentaire mais avec cela même qui était au cœur du premier unicellulaire et du premier atome.

Quelle est donc cette « chose » que nul savant n'a vue sous son microscope, nul prêtre du haut de sa chaire et nul homme sous le bout de son nez ?

Et pourtant, les savants l'ont vue, quelques sages l'ont effleurée et pas mal d'hommes simples et malheureux l'ont respirée. Mais personne n'a mis les trois choses ensemble dans une même physiologie humaine.

Quand nous pourrons mettre ensemble 1 + 1 + 1 nous aurons produit une espèce nouvelle sur la Terre.

*Le trésor du ciel caché
dans la caverne secrète
comme le petit de l'oiseau
au sein du roc infini*

Rig-Véda, I.130.3

QUELQUEFOIS, le panorama humain s'ouvre sous nos yeux ou bée dans notre cœur avec un cri. Ces misères, cette beauté au creux de la détresse, cet infini qui se déchire d'un coup d'aile, et puis encore les longues nuits cruelles, la sauvagerie des hommes, les vies qui s'éparpillent comme des oiseaux dans le vent et les amours perdus, et quelque chose qui bat et bat au fond de tout ça comme la mer et la mer, qui s'obstine et se cogne et aime encore, et aime toujours. Un paradoxe sauvage et sublime, une quête sans trêve, des pistes sanglantes, des pistes lumineuses, des trouées sur les abîmes ou sur les cieux, et puis des tombes encore, des tombes toujours. Il fallait bien quelques dieux et des rêves pour apaiser ce désespoir et consoler ce Malheur. Il fallait quelque phare pour naviguer dans cette tourmente où les délices prennent le visage du monstre et les diables s'habillent d'or. Nos temples s'éparpillent dans le désert comme les oiseaux de nos vies et les cris répétés de nos civilisations disparues — mais ça crie et crie encore. Et qu'est-ce qui crie ? Comme un oiseau dans une tombe et qui revient encore pour dire son chant et son malheur.

Ce cri-là était peut-être bien au début de notre chemin il y a quatre milliards d'années dans une première tombe d'unicellulaire. Si vain et si puissant qu'il a fait rouler des Âges et des espèces en dépit de tout, ou à cause de tout.

Alors... que peut notre Science toute nouvelle sur cette crête fragile d'un petit siècle au bout des millénaires ? Elle peut compter les atomes de notre tombe et nous propulser jusqu'à la bouilloire de Vénus pour compter encore des atomes et des galaxies éparpillées comme nos rêves. Elle peut tout détruire, très bien, c'est sa plus grande création. Chacune de ses merveilles est une petite mort toute neuve dont elle vous guérit par une nouvelle petite mort — c'est « nouveau », autant que les grains de sable du désert de Nubie. Et pourtant c'était fort utile pour faire une horde humaine bien documentée, bien tassée dans sa prison et suffisamment criante. Le Secret n'a pas l'air d'être de ce bout-là : vus au microscope, nos atomes ne servent à rien et fracassés à coups de cyclotrons, ils font des accidents. Pourtant il y a un cri là-dedans aussi et un secret, mais ce ne sont pas nos fracas qui le délivreront, pas plus que le singe ne trouve la loi des fruits en secouant l'arbre, même si la récolte est bonne. Mais c'est une récolte amère. Finalement, ce bout-là de l'expérience humaine ne nous donne que des « trucs » et des masques — un Frankenstein — et non la réalité puissante qui pourrait se délivrer elle-même et se mouvoir elle-même, et nous ouvrir le fruit doré des millénaires.

Il faut aller chercher les atomes à tâtons dans son corps. Il faut aller chercher les cellules dans la nuit bruissante de la douleur. Il faut y aller à pleines mains et à pleins cris, il n'y a pas d'autre moyen direct.

Mais par quel pouvoir « perçant » descendrons-nous au fond de ce trou physiologique aussi coagulé que du basalte et aussi strident qu'une névralgie ? Généralement, on en meurt, ou il faut attendre de mourir pour savoir ce que c'est.

Le corps, c'est ce qu'il y a de plus inconnu, pourquoi aller sur Mars et la Lune quand tous les univers sont là ? et tous les secrets de tous les univers dans une petite cellule.

Mais il faut descendre jusque là.

Il y a l'autre bout de l'expérience humaine.
Ce bout céleste.

Cet immense malentendu.

Là aussi, le panorama s'étale, toutes ces vies ardentes, prises d'un coup d'éclair, ces vies tendres et balbutiantes saisies d'émoi pour la grande pitié du monde, ces vies incomprises, perdues dans une solitaire illumination, la gorge nouée par une abyssale compréhension, ces vies déchirées d'une impérieuse certitude de ce qui pourrait sauver le monde, et les mains qui tombent, impuissantes et navrées dans la cohue, ces vies et ces vies de diamant brûlant, de feu inextinguible, de quête et de questions avec un glaive dans le cœur et des larmes serrées comme d'un amour sans réponse, et puis des aubes glacées où la vie tombe d'un coup dans une Joie triomphante et un regard immense qui embrasse toutes les vies comme le ressac inachevé d'un grand Océan — un cri d'être à jamais par-delà toutes les peines et toutes les tombes.

Mais ce pauvre homme, pas à pas, continue dans la nuit et la cohue, il ne sait pas son propre secret, il ne sait pas que cette brûlure dans le cœur, ces larmes rentrées, ces tâtonnements sans réponse, sont déjà la Réponse même qui grandit et grandit, sans mot, sans évangile, brûlante comme le premier petit feu qui fit rouler tous ces Âges et toutes ces peines vers cet imprescriptible point de tension où l'être, un être, jaillira enfin, hors de sa vieille coquille, maître de sa propre puissance sans écraser les autres, savant de son propre monde sans artifice, amant de tout ce qui vit sans imposer de lois, mortelles ou immortelles, car il sait ce qui couve et grandit sous toutes nos erreurs fructueuses et nos faux-pas dans la nuit.

Apprends que tu brûles, dira-t-il simplement.

Sers-toi de tout pour faire du feu dedans.

Et le but est sûr car il s'est allumé avec la première étoile.

Mais en attendant...

En attendant nous sommes ce ressac inachevé sur une côte fracassante. Et alors, on a quelque colère contre tous ces charlatans mitrés, chapeautés, enturbannés ou tondus qui vous déversent la « loi de Dieu » du haut de leurs minarets ou de leurs clochers et s'emparent de tous ces petits feux simples pour bâtir leur propre pouvoir ou leur théâtre profitable. Et pourtant, chacun — chacun — de ces petits ou ces grands temples éparpillés dans nos déserts avait un petit bout de lumière, un petit cri de soif qui voulait étancher la grande soif, apaiser la vieille peine, verser l'espoir. Et puis des murs, toujours des murs pour emprisonner le bout de lumière, la lueur aperçue. « Chacun prend un bout et il en fait son tout », disait Mère. Et finalement l'espoir était toujours au ciel, le salut au-delà des tombes, loin de toute cette boue malencontreuse — cette première boue d'où nous sommes tous sortis et qui garde notre secret fabuleux.

Un immense malentendu.

Les deux extrêmes sans issue de l'expérience humaine. Un bout là-haut sur la fuite, un bout en bas sur la mort.

Il fallait mettre $1 + 1 = 3$. Car nous sommes le troisième chiffre malheureux, le creuset où s'élabore la rencontre du ciel et de la Terre.

La troisième espèce après notre physiologie végétale et animale.

*Suis le fil brillant
Qui est tissé loin à travers
Le monde intermédiaire*

Rig-Véda, X.53.5

4

Le fil

SI nous voulons descendre dans ce corps, ce produit de la boue et de la bête, pour délivrer son secret évolutif, il nous faut un pouvoir, assez « perçant » comme nous le disions, sans être fracassant ni sanglant comme ceux de notre Mécanique. En fait de pouvoir direct, naturel, nous ne connaissons guère que le Mental, c'est notre outil de singe supérieur. Nous savons assez à quoi il a servi, ses beautés et ses horreurs, ses galipettes interminables, fructueuses et désastreuses, et ses tentatives d'exploration souterraine, sub-mentale, qui nous ont livré de grands mythes et des rêves convulsifs où se mêlaient les diables et les génies, les serpents et les belles : une connaissance mitigée, et malgré tout sous-cutanée car nous sommes très jeunes dans cette histoire. Il est étrange de constater comme dans tous les domaines, nous sommes le Sorcier qui sait assez bien soulever des forces sans les maîtriser.

Pourtant, il y a eu des poètes aussi : « Millions d'oiseaux d'or, “ future Vigueur... » Se pourrait-il que des hauteurs sur-mentales s'approchent mieux du secret et de la « vigueur » voulue ?

Quand j'étais enfant, on m'avait collé dans une pension pour gamins récalcitrants, c'était aux environs de Paris : uniforme bleu foncé à col fermé et boutons dorés qui montaient jusqu'au cou. De quoi vous étrangler. Et le dimanche, mon Dieu, on allait quatre par quatre et en rangs se promener dans les bois de Verrières. C'était charmant. Un- deux-trois-quatre, et une casquette avec un petit écusson doré dans le bleu. Pour alléger la situation, un « beau » dimanche, je ne sais ce qui m'a pris mais je me suis mis à raconter des histoires pour mes 1-2-3 camarades de chaîne — des histoires inconnues, que je ne connaissais pas du tout, que je n'avais lues nulle part. C'était très étrange, comme si ça me tombait sur la tête et puis ça se déroulait tout seul. Je ne sais plus du tout ce que je racontais (je ne le savais même pas *lorsque* je le racontais !), mais le fait est resté très vivant dans ma conscience. C'était comme une connaissance ou une invention de connaissance au-dessus de ma tête, et si, un instant, je « regardais » ce que je racontais, pfft ! tout se brouillait et le fil était perdu. Il y avait un « fil ».

C'était ma première piste et pendant plus de cinquante ans je n'allais cesser de marcher dessus.

Mais ce « truc » au-dessus de la tête était bien étonnant tout de même. Et si, parfois, je me suis senti poète, si j'ai tiré ce fil avec quelques étonnements répétés pour voir ce que «

ça donnait », il ne me suffisait pas d'avoir des inspirations ni d'écrire des romans — c'était l'aventure humaine qui m'intéressait, celle qu'on fait avec ses pieds et ses peines. C'était l'inconnu qui m'intéressait, la fabrication de l'avenir parce que, de toute façon, le présent me semblait aussi étouffant que ma pension de Verrières.

Peut-être fallait-il tirer le « fil » encore plus haut ?

Après bien des pistes à l'Ouest et au Sud de la géographie, qui ne m'apprenaient rien d'autre que la misère humaine et ma propre misère, et un feu dedans qui grandissait comme une explosion mal contenue, j'ai fait cap à l'Est — l'Inde. Un pays où, tout de même, le « fil » n'aboutissait pas à une religion — à moins qu'il n'y eût des millions de « religions », autant que d'hommes, ce qui n'était déjà pas mal. Et puis je n'étais pas en mal de « ciel », j'étais en mal d'humanité. Le « salut », c'était très intéressant pour la Terre, pas pour un petit bonhomme tout seul.

Alors, Sri Aurobindo m'a dit (pas avec des mots) : plus haut, encore plus haut, *là* tu trouveras la grande Vigueur.

J'ai parcouru cette piste haute pendant... vingt ans, auprès de Mère qui m'a tout appris, puis seul où j'ai commencé à toucher les choses un peu directement dans ma physiologie animale. Quand on est tout seul, il faut bien se débrouiller avec les moyens du bord. On n'a qu'un moyen finalement, c'est d'avoir soif, mais alors soif à en crever. Alors on trouve le fleuve, nécessairement, ou on crève. Mais en fait de « fleuve », c'était une cataracte — un Niagara. Une formidable Vigueur... inconnue. Un formidable Pouvoir... perçant.

Je peux seulement dire ce que je sais. Ce que j'ai vécu, touché, bu. Et l'expérience est en cours, on ne sait pas comment ça finira. Il ne s'agit pas de faire des théories, une de plus, mais de la géographie, un peu tâtonnante parce que ce sont des pistes inconnues. C'est peut-être de la géologie aussi, écrasante à mesure que l'on s'enfonce, avec un trou qui remonte à la première petite bête.

Mais il faut d'abord vous dire l'énigme de ce « fil » et comment le tout-là-haut vous conduit au tout-en-bas, là où ça change, à la porte de la première tombe des débuts.

5

Les Portes du Soleil

IL y a une énigme.

Probablement la plus puissante énigme qui soit dans la nuit d'avant les Sphinx — et qui tient à un fil. Si ténu, si fragile au milieu de tout notre tintamarre comme si tout voulait le recouvrir, le fausser, le pervertir, les religions autant que les sciences, et remplacer la source par des antennes de télévision, qui nous révèlent seulement notre propre chaos, ou par des chants d'église, qui psalmodient seulement notre destinée finie.

Ce « fil », comment l'attrape-t-on ? je ne saurais le dire ; cette « ligne » mentale, comment la traverse-t-on pour accéder à ce monde de connaissance au-dessus de la tête ? Pour moi, l'opération s'est faite tout naturellement, inaperçue comme l'air des bois de Verrières, mais probablement s'est-elle longuement préparée sous une « chemise » ou une autre des temps passés, dépenaillée ou avec des boutons d'or, et quelque chose là-dedans, là-dessous qui étouffait, se cognait, se révoltait contre cette carapace crânienne ou atavique, et allait se faire pendre ici ou ailleurs pour recommencer sous une autre chemise — soif, une grande soif d'autre chose. Il n'y a pas d'autre mécanisme à cette opération, comme le vieux poisson qui en a assez de tourner en rond et voudrait respirer un autre air. Après tout, il est bien symbolique que je me sois aperçu du phénomène lorsque j'allais quatre par quatre sous une tunique à col fermé et une casquette du dimanche.

Il faudrait tout de même « alléger cette situation » humaine.

Cette boîte crânienne est aussi rétive que la carapace des trilobites et ce pauvre « fil » a été tellement dénaturé par des mystiques moyenâgeuses que nous n'osons même plus toucher à nos propres sources ! et nous avons culbuté dans un rationalisme aussi bigot que son adversaire religieux — « je pense donc je suis » ou quelque autre sommet de stupidité philosophique et anthropologique : je nage donc je suis, je rampe donc je suis, je grimpe aux arbres donc je suis... et l'on peut énumérer tous nos outils évolutifs, mais qu'est-ce qui *est* ? Qu'est-ce qui bat sous cette chemise ou cette autre, de crustacé ou d'hominien, qu'est-ce qui fait que ça *devient* ? Y a-t-il une source à ce devenir qui fait que le petit poisson est tout de même devenu autre chose sans y penser (!) Nos philosophes peuvent dire que nous sommes une « passion inutile », mais tout de même cette passion-là a commencé avant les protozoaires.

Et ça continue.

L'énigme reste quand même énigmatique, car si l'on suit le fil, comme je l'ai fait, si l'on remonte et remonte patiemment par des procédés de yoga bien connus, on débouche sur de grands royaumes qui rafraîchiraient bien les hommes, des étendues de paix et de lumière, des soudainetés de connaissance spontanée, des océans de liberté où file la mouette rieuse sur les écumes, des limpidités profondes où semble sourire une tendresse si vieille, et parfois des abîmes d'en haut où tout fond comme dans un amour de toujours. Et il n'y a plus rien à « savoir » : C'EST. Et c'est tout ce qui est. Et tout est embrassé, consolé à jamais.

Si les hommes respiraient un peu de cet air-là, ils vivraient mieux, sans aucun doute. Pourtant, c'est à leur portée et pas si haut qu'on le croit.

Mais si l'on tire le fil encore un peu, on se retrouve en train de dodeliner de la tête comme dans un sommeil. « Ils s'endorment dans l'infini », disait Sri Aurobindo avec son humour incomparable. Et si l'on persiste, on se heurte ou l'on bute à un nouveau et ultime barrage, ou plutôt on est tenu à distance par... quelque chose, un rayonnement, si dense qu'il est intraversable pour notre constitution physique : « La face de la Vérité est couverte par un couvercle d'or », dit l'Oupanishad.

On arrive aux « Portes du Soleil », *Souryasya Dvara*, que nul n'a traversées sans quitter son corps.

On ne revient pas de là vivant.

Entre la ligne mentale et l'ultime bout de la ligne sur-mentale nous avons tout l'espace de l'exploration humaine connue — le Bouddha et quelques autres sont allés jusque-là, bienheureux et disparus dans le Nirvâna.

Est-ce bien tout ?

*Il a fendu en deux l'obscurité
comme on fend une peau de bête
afin d'étendre notre Terre
sous la lumière de son Soleil*

Rig-Véda, v.85.1

6

Sri Aurobindo

QUATRE milliards d'années et de peines pour s'évanouir là-haut ?

Mais c'est monstrueux.

Et *toutes* ces tombes sont monstrueuses.

J'ai CRIÉ dans une cellule de condamné à mort — et combien de fois avant ?

Si vraiment l'homme est une « passion inutile » et tout ce massacre évolutif une déraison mortelle, et nos plus beaux chants un cri de beauté et de bravoure contre cette Destinée de Fer, nous comprenons pourquoi, aujourd'hui, toutes ces petites passions inutiles s'emparent d'une mitraillette pour rien, et ces grandes cupidités mondiales entassent des bombes pour détruire cette Horreur. Et ajouter une horreur à une autre.

Et tous nos cieux ne nous consoleront jamais.

La Terre est-elle consolée ?

Que nous dit le Bouddha (et les autres) devant ce Malheur des bêtes et des arbres et des enfants faméliques ? Quel Message ont-ils ? Il n'y a *pas* de Message, sauf de changer de peau et de physiologie et de produire un autre être sur la Terre qui renversera le sens de l'Évolution.

Alors, allons un peu dans les faits et non dans la philosophie.

Il y avait un homme, de chair et d'os, qui était révolutionnaire et se battait contre la tyrannie britannique en Inde. En pleine action, et non dans quelque retraite ascétique, un jour à Bombay, cette ville de toutes les pourritures et les misères, alors qu'il marchait dans une véranda, cet homme parfaitement solide et doué de toutes nos raisons occidentales fut saisi, happé vers le haut et englouti dans le Nirvâna — comme le Bouddha, deux mille cinq cents ans avant.

*Épave qui s'enfoncé
dans un gouffre sans rivage
Le monde est fini*

Quatre mois après, il était arrêté par les Anglais, mis dans une cellule à Calcutta et attendait la pendaison.

C'était Sri Aurobindo.

Peut-être a-t-il eu ce CRI ?

Ce cri de combien de fois, de combien de morts ?

De combien d'horreurs inconsolables ?

Sans doute était-il né sage et impavide car, au lieu d'une révolte inutile, il a continué silencieusement à tirer le « fil ». Et quelque voix fraternelle d'au-delà des tombes (c'était Vivékânanda) disait : plus haut, encore plus haut, par-delà la dernière ligne.

Après un an de cellule, acquitté, il s'est réfugié en Inde française, à Pondichéry où, pendant quarante ans, de 1910 à 1950, il allait explorer et labourer dans cet inconnu au-delà de la dernière ligne.

Dans une lettre tranquille — tout était si tranquille et si limpide dans cet être de chair et d'os —, il disait simplement son panorama humain et son but :

« C'est seulement en s'élevant vers une conscience plus haute, au-delà de la ligne mentale... que l'homme pourra émerger de son incapacité et de son ignorance. Sa libération complète et son illumination viendront quand il traversera la ligne pour entrer dans la lumière d'une nouvelle existence supraconsciente. Telle est la transcendance qui était le but et l'aspiration des mystiques et des chercheurs spirituels.

« MAIS ceci en soi ne changerait rien à la création ici-bas, l'évasion d'une âme libérée du monde ne fait aucune différence pour ce monde. Par contre, si cette traversée de la ligne pouvait être retournée et servir non seulement à un but ascendant mais descendant, cela voudrait dire la transformation de la ligne telle qu'elle est maintenant — un couvercle, une barrière — en un passage des hauts pouvoirs de la conscience de l'Être qui est maintenant au-dessus de la ligne.

Cela voudrait dire une nouvelle création sur la terre, une invasion des pouvoirs ultimes qui renverseront les conditions ici-bas. »

Pendant quarante ans, Sri Aurobindo allait « retourner la ligne », labourer ce champ inconnu de l'Évolution II qui renversera les lois de notre condition humaine et terrestre, et toutes les lois telles qu'elles sont depuis quatre milliards d'années, scientifiques, religieuses ou zoologiques.

Cela semble un peu fou, mais pour le premier granit, que pouvait sembler cette jolie mouette dans nos cieux ?

« Je crois que je peux dire que j'ai expérimenté jour et nuit pendant des années et des années, plus scrupuleusement qu'un savant ne vérifie sa théorie ou sa méthode sur le plan physique. »

Seulement c'est une méthode dans le vif.

Quarante années d'expérimentation et de solitude dans une incompréhension humaine générale... C'est une longue navigation, et, nous l'apprendrons, une dangereuse navigation, auprès de laquelle la croisière de Darwin à bord du *Beagle* semble belle.

Mais nous aurons peut-être, au bout, ce pouvoir « perçant » qui délivrera de leur cage les « millions d'oiseaux d'or » du poète.

*Que ferais-je de cela
par quoi je n'obtiens pas
le nectar d'immortalité*

Brihadârnyaka
Oupanishad, IV.5.4

7

Notre métier d'homme

BIEN des fois j'ai essayé de dire cette fabuleuse découverte, avec une sorte de désespoir.

Il nous avait été donné — à nous, les hommes — cet outil pensant pour essayer de comprendre notre situation entre toutes tandis que de pauvres espèces avant nous s'étaient débattues dans leur marécage, sous des soleils brûlants, ou des glaces, englouties et réapparues par quelque chance. N'allaient-ils pas comprendre, ces hommes, leur asphyxie et leur pouvoir d'en sortir ? Ou laisser à une chance meurtrissante son habituel moyen évolutif de tirer les espèces hors de leur trou. « Une *panbéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe », s'écriait déjà Ernest Renan à la fin du siècle dernier. Mais le moyen d'en sortir n'était pas encore là. Le « moyen » apparaît, toujours, lorsque la nécessité crie. Et je me sentais le témoin pensant, meurtri — « moi chétif », comme disait mon frère Villon dans sa *Ballade des pendus* — d'une bouleversante nouvelle qui pourrait tout changer, là, sur cette ultime crête du quaternaire où nous allons basculer une fois de plus dans le grand chaudron évolutif. N'allions-nous pas attraper la clef et faire notre métier d'homme, qui n'était pas d'inventer ce truc ou cet autre, mais de découvrir dans sa vieille carcasse évolutive ce qui fut toujours le

moyen d'aller plus loin — et finalement ce qui fut toujours le ressort secret de ces milliards de tentatives : la victoire sur la mort, la fin de cette interminable ballade des pendus.

« Le puits de miel sous le roc », disaient les Rishis védiques.

Mais je m'en prends à ma propre ignorance : j'avais lu Sri Aurobindo, j'avais écouté Mère, j'avais été le témoin, pendant près de vingt ans, de ses tâtonnements dans la nuit de l'avenir et de ses balbutiements, ses grands éclairs, ses gémissements dans l'enfantement d'un monde — sa solitude au milieu de la meute spirituelle qui l'entourait et s'apprêtait en hâte à faire une nouvelle religion. Moi, le rescapé, l'interdit, j'avais une responsabilité terrifiante. Il fallait communiquer, il fallait témoigner — il fallait dire merci à cet Amour qui m'avait tant porté, et il ne restait qu'un moyen, c'était d'essayer à mon tour et de piocher dans cette vieille carcasse évolutive. Alors j'ai compris mon ignorance pensante qui croyait avoir compris le secret, et qui n'avait saisi qu'un premier contour au loin, une lueur, un espoir. J'ai écrit des livres, mais maintenant je trempe dans une redoutable cataracte, une nouvelle sorte de convulsion évolutive d'où il peut sortir un être inconnu, ou bien la vieille bouillie mortelle, comme si ce corps vivait la convulsion même du monde, sa mort et sa vie nouvelle ensemble, sa contradiction, sa résistance de fer et de calcaire, et ce qui fait fondre le fer, l'obstacle et le pouvoir même qui se forge *dans* l'obstacle. Car l'impossibilité est toujours la porte de la prochaine possibilité.

Je veux dire maintenant ce que j'ai touché, expérimenté — dix ans de ma propre navigation.

Car la grande écluse de la nouvelle évolution est ouverte, je le sais, le passage est ouvert, je le sais, ce n'est plus une promesse pour les temps futurs : c'est *en train* de se faire, à travers tous nos cris et nos meurtres et nos incohérences, le « couvercle » d'or, ou de plomb, est troué, fendu en deux, les Portes du Soleil béent sur nous et nous livrent (ou nous délivrent) les mille morceaux de notre édifice en ruine — pour que le Nouveau puisse jaillir, comme le Phénix de ses cendres. Cette écluse solaire, qui la refermera ? Elle est en train de bouleverser le monde plus inexorablement que tous nos vieux Déluges. C'est le « milieu favorable » comme il n'y en a jamais eu, car nous sommes au bout de l'homme et il faut faire vite avant qu'il n'arrive à bout de sa Terre, car c'est le moment où, au bout de notre course, nous tenons dans nos mains notre propre destruction ou notre propre mutation.

Alors, jetons cette dernière bouée pour ceux qui veulent. Car l'Espoir est là, si nous le voulons ; le Moyen est là, si nous le voulons — et le Temps est là, que nous le voulions ou non.

*Violents, ils sont,
Mais compagnons d'une
étincelante vigueur solide*

Rig-Véda, V.52.2

*Ô maître de l'énergie,
ils l'ont appelé
celui qui est plein
de substance compacte*

Rig-Véda, IV.31.7

8

Le marteau-pilon

IL y a cet océan tranquille au-dessus de la vie et quand on a établi le contact assez solidement, quand le « fil » est bien clair, usité, on retrouve cet océan partout, sur un boulevard, dans le métro, et tous nos lieux possibles ou impossibles — c'est là, on est porté, on y plonge quand on veut, et tout ce chaos du monde, cette peine et ces mélanges du monde, s'abolissent, un instant, dans une douceur vaste et si tranquille... on est rafraîchi, on peut continuer cette vie dingue et mélangée. Parfois, on ne peut s'empêcher de penser qu'il manque quelque chose à notre éducation de petit barbare intellectuel et que ces choses si belles et récréantes pourraient être inculquées aisément à des enfants et les porter mieux à travers la vie, et plus longtemps, que les théorèmes d'Euclide ou les commandements de Dieu.

Mais cette civilisation de la sagesse n'est pas en vue, et peut-être est-ce tant mieux car nous aurions fait des hommes « en mieux », fragiles et mortels, et décidément trop nombreux. Il ne s'agit plus d'être mieux mais d'être autre.

Si l'on a le courage de traverser cette ligne océanique et captivante, les choses commencent à devenir très différentes. On n'est plus paisible du tout, on n'est plus souriant du tout, on est martelé et drossé sur une côte furieuse, et envahi par tout le chaos du monde connu, puis tout ce qui n'est pas connu — grinçant, venimeux, macabre — dans nos souterrains évolutifs.

C'est une entreprise hardie et ardue — éreintante, vraiment comme si l'on déchaînait des adversaires millénaires. Tout dit NON. Et ce « non » n'est pas spécialement « dehors », il est dans notre propre peau avec toutes les empreintes que nous portons dans cette physiologie animale. Il a fallu le courage de Sri Aurobindo et de Mère pour traverser tout cela et « déchaîner » le Pouvoir qui sera plus fort que tous ces Âges de cruauté et de mort.

Le premier effet d'un phare puissant est de faire surgir toutes les petites bêtes tapies dans l'ombre. Un dégoût d'ignominie. C'est ce qui se passe présentement dans le monde comme dans le corps du découvreur — il découvre.

Essentiellement, il dé-couvre la Mort car c'est la première bête d'où découlent toutes les autres. Et tant que celle-ci ne sera pas vaincue, rien ne sera fait, ce sera toujours à recommencer. Comme disait Mère si simplement : « Tant qu'il y aura la mort, ça finira mal. »

Voici comment ça se passe.

Au-delà de cette ligne océanique, sur-mentale, disions-nous, on entre dans une zone interdite, un *no-man's land* — vraiment une terre de personne, sans piste, sans signe — qui se caractérise par une densité... écrasante, de plus en plus écrasante à mesure que l'on s'enfonce là-dedans, comme si l'on entrait dans un air solide, mais le « on » qui entre là-dedans, c'est notre corps. La première fois que j'ai touché à ces lieux, je me suis dit, ou le corps s'est dit : c'est du solide-liquide ! ou du liquide-solide ; et dans une nouvelle sorte de conscience dont nous reparlerons (une conscience très intéressante, et souvent humoristique, qui n'a plus rien à voir avec notre intellectualité ni nos contes de fées), on m'a montré un « cube d'océan » — un morceau d'océan bleu saphir avec ses petits scintillements argentés, mais en cube, tenu par rien d'autre que lui-même ! C'était si solide que ça tenait tout seul, et pourtant c'était liquide. Je me suis dit : c'est un nouvel état de la Matière ! un quatrième état de la Matière, qui n'est plus solide, plus liquide et plus gazeux, mais autre. Seulement, allez donc faire entrer ce vieux corps soi-disant solide et matériel dans ce qui est plus solide que lui. C'est comme de traverser un mur. Et naturellement ça chauffe, comme quand on veut faire passer un courant trop puissant à travers une résistance. Et pourtant c'est « liquide » ou fluide, sinon ce serait intraversable.

Mais ça résiste, oh ! de toutes ses forces et comme des millions d'années géologiques empilées dans un corps.

Cependant on a déclenché une sorte de processus irréversible et on ne peut plus revenir sur ses pas, à moins que l'on ne décide de quitter ce corps. Plus on entre dans cette zone dense (il faudrait peut-être dire « rayonnement » dense, mais nous n'avons pas de mots pour ce qui n'a pas encore de vocabulaire), disons ce « milieu », plus on est comme « happé » encore plus haut dans une densité grandissante, et *simultanément* précipité plus bas dans une résistance non moins grandissante. Plus cette Puissance dense grandit, plus elle s'enfonce dans des couches corporelles résistantes, qui commencent à trouver qu'elles sont en train de mourir. C'est comme un marteau-pilon : la colonne grimpe, et plus elle grimpe, plus la « masse descendante » acquiert de vitesse ou d'impact pour écraser l'obstacle et trouer la géologie sous-jacente ou la physiologie récalcitrante. Le corps commence à ressembler à un puits de sondage, seulement c'est de la géologie à vif.

Et toute la géologie du monde est là car où s'arrête cette Matière ? à quelle « paroi », sinon à cette boule géographique tout entière — et encore...

On est donc de plus en plus « happé » dans une nouvelle sorte de vie invivable, ou pas encore très vivable, tandis que l'on s'enfonce dans une mort de plus en plus solide et agressive. Les deux ensemble. Au point que l'on ne sait plus très bien si l'on vit à chaque seconde nouvelle ou si l'on meurt à chaque seconde ancienne — ce sont comme deux existences superposées, l'une qui vit malgré tout et l'autre qui n'en meurt pas tout de même. Deux existences ou deux respirations superposées, co-existantes. Et on ne sait jamais très bien laquelle survivra.

Et le marteau-pilon continue et continue, jour après jour, année après année : une vie de plus en plus dense mais évidente, une mort de plus en plus coagulée mais dé-couverte.

Le processus est très long et exigeant car il est bien évident que l'on ne peut pas entrer d'un seul coup dans cette densité solaire sans éclater, et il est non moins évident que cette même densité ne tolérera pas un atome de mort — alors on meurt peu à peu, à petite dose, et on VIT peu à peu, comme au-delà de la mort, avec un étonnement de chaque jour de se retrouver sur deux pattes d'homme.

Mais finalement, arrivera-t-on à ce dernier atome de mort ? cet ultime point où il ne restera plus que l'autre « air » et l'autre vie ?

*Ô Arbre qui garde le délice,
ouvre-toi
comme l'entraille d'une mère
qui enfante,
entends mon cri et
délivre-moi.*

Rig-Véda, V.78.5

9

La loi nouvelle

TOUT le processus est extraordinairement mécanique. Et c'est bien naturel puisqu'il s'agit de produire certaines transformations dans le corps — lesquelles ? on ne sait pas. Pas plus que le poisson ne sait comment changer ses nageoires en pattes — et d'abord, à quoi ça sert, des pattes ? On se meut, ou on est mû, par une Puissance extraordinairement matérielle qui vous fait vivre des choses incompréhensibles, dans un but incompréhensible — à quoi ça sert, d'être écrasé ? par ce quelque chose qui est comme du soleil, un autre soleil ? le prochain soleil ? mais on ne sait pas très bien ce que c'est. Si Sri Aurobindo et Mère n'avaient pas ouvert le chemin, et tenté de le dire, on s'enfuirait dès les premières gouttes de

cette redoutable écluse. Et pourtant si ! les premières « gouttes » sont adorables, tout simplement, le corps, les cellules s'emplissent d'un délice liquide, ruisselant, baignant — comme des cerises à l'eau-de-vie ! J'avais tout à fait le souvenir de la sœur de ma mère qui préparait ses cerises à l'automne et les faisait tremper dans une vieille eau-de-vie ! Mais alors des millions de petites cerises, là, dans le corps, qui buvaient-buvaient, pompaient cet incroyable Nectar, et quelle vie ! comme si elles n'avaient jamais connu la vie, comme si c'était la première fois la vie ! Et en même temps, elles re-connaissaient quelque chose, qu'elles avaient connu, peut-être il y a des millénaires, ah ! c'est ça, c'est ça ! idiotes et confondues, trempant dans ce bain de jouvence.

Ça, aucune des « extases » de là-haut ne vaudront cet émerveillement corporel, comme si l'on débarquait dans le divin — un divin inconnu. Le prochain Divin ? C'était la métaphysique devenue physique, dans une vieille bête... stupéfaite et comblée.

Ce bain-là a duré quelques semaines, puis les « gouttes » sont devenues de plus en plus denses, démesurées, torrentielles et inquiétantes — écrasantes. Impérieuses. Et la Mécanique a commencé, vague après vague, jour après jour, lourdes, de plus en plus lourdes et... c'est tout à fait affolant pour un petit corps chétif qui n'a jamais vécu cela depuis le premier ventre de la première mère des bêtes. Mais ces cellules se souviennent, à jamais, de ce qu'elles ont bu, de cette Vie-là dans laquelle elles ont trempé comme à l'aurore des temps — et c'est cela, ce souvenir indélébile qui va les porter à travers toutes leurs tribulations. Peut-être est-ce le souvenir même qui a porté et mû toutes nos vieilles espèces tâtonnantes en quête de leur Nectar, plein et complet.

Tribulations, il y a.

Aucune des belles expériences de là-haut, aucune lumière heureuse et vaste, rien qui fasse des histoires — on pourrait même dire aucune conscience ou phénomène de conscience (sauf un ou deux très surprenants) : c'est la nuit et la nuit, interminable et douloureuse dans un corps qui ressemble à un trou sans fond, et de plus en plus étouffant — on pourrait dire agonisant. Toutes les vieilles facultés humaines s'en vont et on semble couler dans un épuisement grandissant comme si toute la vieille énergie vitale se retirait, *en même temps que* l'on est envahi, troué et défoncé par une Énergie démesurée, à la limite de l'insupportable — et c'est une limite chaque jour reculée, on pourrait même dire chaque heure reculée, comme si l'on était de plus en plus au bord d'une mort qui n'arrive pas et au commencement d'une vie qui n'en finit pas de naître. C'était peut-être long aussi pour un vieux poisson de respirer cet autre air sur la plage ? sous un soleil écrasant.

Les premiers pas de l'éducation nouvelle du corps étaient évidemment de lui apprendre à ne pas paniquer. Et la seule façon de lui apprendre était de le mettre dans une situation tout à fait mortelle pour lui montrer qu'on n'en meurt pas, en dépit des « lois » — qui étaient seulement les lois des vieilles bêtes scientifiques et médicales. Les deux « leçons de choses » difficiles sont le cœur et le cerveau. Alors on a des phénomènes cardiaques pénibles, longs ou fulgurants et suffisamment « à la limite » — une fois, deux fois, dix fois. Si l'on va consulter le médecin, on est fichu. Une morale : n'allez jamais consulter le docteur des poissons si vous voulez devenir hominien, ni leurs prêtres car on n'entre pas au ciel des hommes avec son corps. Puis une dernière « crise cardiaque », alors il se met à couler dans la bouche une extraordinaire « salive », liquide comme ne l'est aucune salive, et d'une abondance ! Ça coule et coule dans la gorge comme un élixir. Et la crise s'arrête. L'élixir aussi. Après, on n'a plus de « crise », on ne croit plus en la « loi des cœurs ». Pour le

cerveau, c'est plus difficile à supporter et j'ai eu de belles peurs — une surtout : comme si l'on vous enfonçait un tuyau ou un petit tube de fer à travers le crâne jusqu'à l'occiput. Puis il y a eu tant de bouilloires successives là-dedans et tant d'éclatements qui n'éclatent jamais que l'on ne croit plus, non plus, à la « loi des circonvolutions ». Et finalement le corps ne croit plus en aucune loi parce qu'il est constamment en train de mourir et constamment à se retrouver debout et respirant... difficilement. Au bout de quelques années, il SAIT qu'il y a une autre loi — une seule Loi, la loi nouvelle, celle de l'autre côté des eaux et de la mort. Et ce corps sait de lui-même, spontanément et évidemment, qu'il est dans une espèce de tombe dont on essaye de l'extirper.

*Pleine de puissance solide
est leur énergie brillante,
perçante est la foudre
de leur lumière*

Rig-Véda, V.86.3

*Et par ta force fulgurante
tu as ouvert le Roc même
à la lumière
et découvert l'immensité*

Rig-Véda, V.30.4

La respiration d'au-delà des tombes

TOUT de même, comment fonctionne tout cela ? Il doit y avoir un fonctionnement un peu logique et suffisamment physiologique tant que l'on est dans cette transition du vieil animal à un autre produit inconnu et incompréhensible.

Quel est l'organe nouveau en voie de fabrication ou quel est le vieil organe en cours de modification — on ne saute pas du poisson à l'oiseau, ou que sais-je, sans quelques « passages ». À moins d'une mutation subite, qui sait ? mais le « subit » doit être préparé par quelque incubation préliminaire. Je me souviens de Mère : « Je me fais l'effet d'un œuf couvé » (!)

Pendant très longtemps, le corps ne s'y reconnaît pas du tout, il ne sait pas comment supporter cette cataracte — les rishis védiques disaient « les formidables eaux ». Il se contracte, se crispe et cherche désespérément une « position » dans laquelle se mettre. Il essaye assis, debout, allongé, avec mille variantes dans chacune de ces positions impossibles — tout à fait comme le poisson sur le sable, qui se « dit » : voyons, est-ce que ce sera mieux à plat, sur le dos, ou... ? Pendant des années, il essaye mille façons de se faire mal. Il *sait*, il est de bonne volonté (« une bonne volonté imbécile », disait Mère), mais comment faire ? Il n'y a personne pour vous dire. Et je me souviens encore de Mère après le départ de Sri Aurobindo : « C'est une telle grâce d'avoir quelqu'un qui puisse vous *dire*... Sri Aurobindo est parti sans nous dire son secret. » Cette petite phrase-là m'a suffoqué pendant longtemps — pourquoi n'a-t-il pas dit ? Alors le corps continue, année après année, dans son ignorance peinante. S'il se tient droit héroïquement, il devient comme un bloc de fer — et alors on brûle de partout comme une innombrable résistance électrique ; s'il décide de se laisser faire « comme ça peut », il se tord et se déchire affreusement autour de ce maudit axe vertébral qui tire les haubans de la mâtüre tantôt à droite, tantôt à gauche, et si « ça » traverse bien sur deux hauteurs de vertèbres, la tension n'est plus la même à la troisième vertèbre, ni à la quatrième et ainsi de suite. C'est assez désespérant et il faut beaucoup d'obstination — comme le poisson sur le sable. Mais si l'on ne trouve pas le « truc », on en meurt. Et *qui* peut vous dire le « truc » — il n'y en a pas ! Il n'y a pas de moyen de vous apprendre comment il faut devenir une autre espèce, puisque cela n'a jamais été ; si l'on savait le « moyen », ce serait fait ! pas plus qu'il n'y a de moyen ou de manuel pour vous apprendre à nager dans la tempête : le seul moyen, c'est de ne pas se noyer. Et le corps se « débrouille », ou non. Le seul moyen, c'est de DEVENIR, jour après jour et année après année.

On devient ce qui est après année, dans son ignorance peinante. S'il se tient droit héroïquement, il devient comme un bloc de fer — et alors on brûle de partout comme une innombrable résistance électrique ; s'il décide de se laisser faire « comme ça peut », il se tord et se déchire affreusement autour de ce maudit axe vertébral qui tire les haubans de la mâtüre tantôt à droite, tantôt à gauche, et si ça traverse bien sur deux hauteurs de vertèbres, la tension n'est plus la même à la troisième vertèbre, ni à la quatrième et ainsi de suite. C'est assez désespérant et il faut beaucoup d'obstination — comme le poisson sur le sable. Mais si l'on ne trouve pas le « truc », on en meurt. Et *qui* peut vous dire le « truc » — il n'y en a pas ! Il n'y a pas de moyen de vous apprendre comment il faut devenir une autre espèce, puisque cela n'a jamais été ; si l'on savait le « moyen », ce serait fait ! pas plus qu'il n'y a de moyen ou de manuel pour vous apprendre à nager dans la tempête : le seul moyen, c'est de ne pas se noyer. Et le corps se « débrouille », ou non. Le seul moyen, c'est de DEVENIR, jour après jour et année après année. On devient ce qui est au-delà de la mort en ne mourant pas de la mort ! C'est aussi simple que cela.

Mais « finalement » on s'aperçoit, comme un benêt de poisson, que ce n'est pas une question de « position » chimérique ni de meilleur soubresaut, mais une question de *respiration*.

Dans ce « bloc de fer » et en dépit de sa résistance ou à cause de sa résistance, le corps finit par s'apercevoir de certains sillons plus pénibles, il découvre sa nouvelle physiologie par cela même qui lui fait le plus mal ou qui résiste le plus — c'est de la radiologie directe. Et microscopiquement exacte. Et il s'aperçoit que ces sillons difficiles ou « chauffants », ces « courants » plus denses ou plus engorgés ici qu'ailleurs dans la géographie corporelle, correspondent au mouvement de ses vieux soufflets pulmonaires, comme si, avec chaque respiration de la vieille respiration, il entrait et circulait une nouvelle dose de cette impossible cataracte de là-haut. C'est une double respiration, du vieil oxygène avec ces soufflets pulmonaires, et d'une autre sorte de « quelque chose » qui circule en se servant du support mécanique des vieux sacs respiratoires inventés par nos frères amphibiens. Le corps découvre ses nouvelles voies de circulation. Il peut même en faire le diagramme... douloureux.

C'est un grand pas dans l'Évolution II.

S'il découvre ses voies circulatoires, cela veut dire que le chemin est frayé.

Mais c'est seulement un commencement.

Et comme toujours dans l'évolution des espèces, le vieux sert à faire du neuf, rien ne se crée *ex nihilo*. Le corps s'aperçoit donc que ces sillons douloureux, engorgés et comme trop étroits, correspondent à une ancienne connaissance des yoga de l'Inde et de la médecine d'acupuncture extrême- orientale : ce que les uns appellent *koundalini* avec ses deux « conduits » parallèles à la colonne vertébrale — mais des conduits qui descendent jusqu'au bout des pieds — et ce que les autres appellent *grands méridiens*. Seulement cela ne fonctionne plus du tout comme les Anciens le savaient. Ces conduits ne servent plus du tout de voie ascendante pour faire monter les forces de la conscience vers le haut, au sommet du crâne, où elles se « libèrent » dans les espaces heureux, mais de voie descendante et récalcitrante pour faire entrer et circuler ce « quelque chose » de si impossible dans une géographie corporelle bouleversée.

Au bout de sept ans de soubresauts et de tâtonnements à travers mon « bloc de fer », le corps a même réussi à faire son petit dessin circulatoire tel qu'il l'éprouvait. (Qui sait si ce ne sera pas encore autre chose dans quelques années ou plus tard !)

Maintenant, quel est donc ce « quelque chose » ?

C'est évidemment une nouvelle sorte de respiration, qui ne remplace pas la vieille mais qui la double, et nous ne pouvons nous empêcher de penser aux Védas : « Il fit couler d'un seul mouvement les forces humaines et les choses divines » (Rig-Véda, IX.70.3) . Mais les Rishis restent bien dans le vague — un vague voulu, sans aucun doute — et ils se contentent de dire « choses ». Et pourtant c'est évidemment une nouvelle sorte d'« air » ou d'énergie — formidable énergie !

On peut la définir telle qu'on l'éprouve, mais elle est éprouvée différemment selon l'obstacle ou le niveau corporel qu'elle traverse. Ce qui était des « gouttes » devient torrent puis Niagara. Ce que les cellules accueillaient délicieusement devient oppressant et compressant au niveau des organes cardiaques et cérébraux. Ce qui était solide- liquide devient de plus en plus solide au niveau plus primordial du squelette — ça résiste de plus en plus. Finalement, j'appelais cela la « foudre », car c'était d'une vitesse incroyable, comme

une fraction de seconde pour descendre jusqu'au bout des pieds, et aussi « perçant » ou irrésistiblement (on pourrait dire inexorablement) écrasant et percutant qu'un éclair. « Cela » traverse le sommet du crâne et se précipite jusqu'en bas pour se cogner contre un obstacle irréductible, coagulé comme du basalte, toujours le même, *sous les pieds*. La « foudre » tombe là, puis ricoche contre l'obstacle et remonte pour retomber encore, et encore et encore, avec chaque respiration. C'est le « marteau-pilon » dont nous avons parlé, ou plutôt une sorte de marteau pneumatique : on est, le corps est le tuyau de passage, le lieu où « ça » vient percuter. Il y a une couche basaltique ou minérale, là-dessous, qui semble aussi réfractaire et aussi vaste que la Terre.

Puis, un jour, je suis tombé sur la plus exacte définition possible de cette formidable Énergie respiratoire ou pneumatique, donnée par Sri Aurobindo au hasard d'une conversation et comme par inadvertance.

Sri Aurobindo appelait « Supra-mental » ce milieu dense, solaire, au-dessus de la dernière ligne sur-mentale, celle que l'on ne peut soi-disant pas traverser sans quitter son corps. Et il disait simplement :

*« Le supra-mental est plus fluide qu'un gaz
et plus dur que du diamant. »*

Nous avons donc une nouvelle sorte de respiration double, dont le double est... foudroyant et « écrasant », pourrions-nous dire, mais avant que le nouveau naturel ne devienne tout naturel il est très difficile à supporter et semble invivable, comme le savaient les ex-petits poissons. Si ce n'était pas « fluide », on serait écrasé comme une galette ou l'on éclaterait comme le poisson des abysses brutalement tiré à la surface.

Cela se fait ou se devient peu à peu.

Mais qu'est-ce que cette nouvelle « chose » écrase, pilonne ou foudroie ? Qu'est-ce qu'elle cherche, qu'est-ce qu'elle veut, quel est son but évolutif ? Si cela nous pilonne et si cela martèle cette Terre avec une telle énergie, c'est que cela VEUT quelque chose.

La réponse simple du corps : cela martèle cette tombe, c'est la respiration d'au-delà des tombes.

*Ô Feu, tu es le Messager
entre la terre et le ciel*

Rig-Véda, III.3.2

*Il est entré dans le ciel
et dans la terre
comme s'ils étaient un*

Rig-Véda, III.7.4

Le pont cellulaire

AU milieu de cette Mécanique inarrêtable, car qui peut s'arrêter de respirer, même si ça fait mal ! il n'y a plus guère de « conscience » que celle du corps, c'est-à-dire celle de l'« ouvrier » qui se débat jour après jour dans ce magma corporel récalcitrant et cherche un peu désespérément une « position » ou un mouvement qui ferait moins mal, laisserait mieux passer cette Foudre impérieuse et sans trêve. Les autres consciences de l'ouvrier, mentales et vitales, les beaux rêves et les idées se sont retirés pour laisser place à ce seul champ de bataille. On est une espèce d'objet nul et un peu idiot.

Et pourtant, là-dedans, deux phénomènes de conscience répétés et presque naturels sont apparus, surprenants parce que cette conscience-là sortait de la peau, si je puis dire.

Le premier, je n'ai cessé de le regarder avec une sorte d'étonnement et de question : pourquoi ? Dès l'instant où ces premières « gouttes » de Nectar sont descendues et à mesure que je m'enfonçais dans ce trou corporel sous la pression du Feu d'en-haut, je n'ai pas cessé de voir des « morts » ! Ma vieille tête est solide (hélas) et bien amarrée et je n'ai jamais été épris des connaissances *post-mortem*. Or, je voyais toutes sortes de disparus qui ne m'intéressaient pas spécialement, ou même pas du tout, et qui se montraient, venaient me raconter ou me montrer leur histoire (malheureuse, comme toujours) et parfois même me donner des nouvelles inattendues. Je me souviens, par exemple, au milieu de toutes ces banalités tristes, d'un oncle à moi, parfaitement matérialiste et même effrontément matérialiste et cartésien (il était professeur à l'Académie de Médecine !) et qui ne croyait qu'en la vie, riche et bonne. Lorsque je l'ai vu, je lui ai exprimé ma gratitude parce que c'est lui qui m'avait offert mon premier bateau — il m'a répondu : « Oh ! la vie, c'est peu de chose. » J'étais bien étonné. Vue de l'autre côté, la vie lui apparaissait bien différente de ce qu'il avait cru toute sa vie : ce n'était qu'un petit tableau au milieu d'un autre panorama. Mais diable ! pourquoi donc voyais-je tous ces morts ? avec les yeux de mon corps puisque c'est le seul genre de conscience qui fonctionnait dans mon objet particulier. Je ne suis pas particulièrement « voyant » ni médium : je suis marin, je regarde la couleur de la mer qui frise et se plombe, les traînées de nuage dans le Sud et ma voile qui fasèye. Le « phénomène » était devenu tellement fréquent que si je voyais quelqu'un dans mon sommeil, je me disais tiens ! il doit être mort, avec à peine d'humour. Et je me demandais avec une vraie question grandissante : mais pourquoi ne voyais-je pas les vivants (sauf exceptionnellement quand il y avait une action à faire — toujours une action et toujours l'ouvrier qui cherchait à mettre les choses en ordre et à voir clair dans les « situations »), et surtout pourquoi ne voyais-je pas ceux que j'aime, ma mère par exemple que j'aimais beaucoup ? Elle pensait à moi et je pensais à elle, mais je ne la voyais jamais. Pourquoi ? Je me disais même : quand elle partira, je la verrai (c'est ce qui s'est produit). Mais pourquoi, qu'est-ce qui fait qu'il n'y a pas de rencontre, sauf extérieure et épistolaire ? Alors j'ai commencé à me dire : il doit y avoir quelque chose dans sa substance matérielle qui est plus épais ou plus « enrobant » chez elle et moins opaque chez moi.

Puis il s'est produit une dernière rencontre d'outre-tombe et de notre côté de la tombe, les deux à la fois, qui a rendu encore plus aiguë ma question. Un chirurgien ami et très cher, vivant : je ne le voyais pas, je ne voyais même pas son visage, mais nous avons eu une longue conversation dont il n'est rien resté dans mon souvenir ; par contre, je voyais une femme que je ne connaissais pas et qui « habitait au-dessus » de lui (de ce chirurgien). Cette femme me regardait très intensément et j'aurais pu décrire son visage : c'était exact, précis, et plein de conscience. Lorsque je suis sorti de ma vision, je me suis demandé qui pouvait bien être cette femme « qui habitait au-dessus » de mon ami. Alors je me suis souvenu tout à coup que cet ami avait perdu sa mère il y a deux ans — c'était sa mère ! que je ne connaissais pas du tout.

Je ne voyais pas mon ami, mais je voyais parfaitement bien cette morte.

Cela m'a donné à réfléchir.

Que l'on continue à vivre après la mort, c'est bien évident, du moins pour moi et nous le savons depuis... avant les Égyptiens, ce n'est pas un phénomène nouveau, mais le phénomène nouveau (pour moi) et qui commençait à se configurer dans ma géographie incertaine où j'allais pas à pas sans savoir : c'est *cette* conscience matérielle, corporelle, donc la plus destructible, la plus mortelle, celle qu'on laisse avec ses os dans une boîte, qui voit, qui a accès à ce qui est de l'autre côté des tombes... Les autres consciences — mentales, vitales ou plus hautes — survivent, c'est bien entendu, mais cette conscience toute banale de l'ouvrier qui manie la matière, ces cellules toutes fragiles qui connaissent surtout la douleur, cela se désagrège, et heureusement car elles n'auraient guère à se souvenir que de leurs peines, et pourtant c'est *cela* qui a un pied de ce côté- ci et un pied de l'autre côté des tombes. Qu'est-ce que cela veut dire ? Comme si c'était *cela* qui faisait le pont. On pourrait dire comme si c'était cela qui pouvait respirer l'air des deux côtés, et tout naturellement parce qu'il n'y a rien de plus naturel qu'un corps. Et par-dessus le marché, cette pauvre conscience cellulaire, enfantine et malmenée, recouverte presque toujours par toutes nos ratiocinations, notre tintamarre mental, nos brouillards émotifs et nos impératifs sociaux ou autres et médicaux et tout le fourbi indubitable de notre science, cette conscience corporelle ensevelie sous le poids de tout ce qu'on lui a appris sur la « bonne manière de vivre », est *celle-là même* qui non seulement voit et touche l'autre côté de sa mort, mais pour laquelle les « morts » sont plus vivants et plus directement accessibles que les vivants !

C'est bien étrange.

Mais le fait est là.

Alors on commence à se demander si ce n'est pas le corps qui a le vrai secret — ces premières cellules, ou cet unicellulaire d'il y a des milliards d'années, qui détient ce que nous cherchons en vain avec tous nos artifices scientifiques ou intellectuels, ce premier spasme de « vie » enfermé dans une bulle qui connaît ou re-connaît son Nectar, son « air » d'outre-tombe, sa VIE plus dense que toutes nos vies, sa respiration plus puissante que tous nos oxygènes — et finalement qui *sait* le moyen non seulement de sortir de cette tombe mais de faire entrer un autre air là-dedans qui ferait tomber nos murs.

Une Vie nouvelle.

Une Terre nouvelle.

Une Évolution II, nouvelle.

Un pont cellulaire de la vieille espèce qui pourrait rebâtir son monde et son corps comme elle l'a fait au début des Âges mais sans avoir besoin de mourir encore et encore,

sous une carcasse aveugle ou une autre, pour trouver son Secret puissant en plein jour et son Nectar de toujours.

Et parfois on se demande de quel côté sont les morts ?

*Ô Feu, quand tu es bien
porté par nous,
tu deviens la suprême croissance
et la suprême expansion
de notre être*

Rig-Véda, II.1.12

12

Le corps poreux

UN autre phénomène de conscience apparaît bientôt, on pourrait dire se met à grouiller de toutes parts, hélas — mais pas si hélas, après tout. Le corps s'aperçoit peu à peu, et des dizaines de fois par jour, qu'il reçoit tout. On ne peut pas voir quelqu'un, lire une lettre ou même simplement entendre parler de quelqu'un ou d'un fait de la vie sans être instantanément envahi, alourdi, frappé — le plus souvent frappé — par l'objet en question. On peut « épouser » toutes sortes de choses et de malheurs dans son cœur, dieu sait ! mais dans le corps c'est autre chose, c'est même quelquefois dangereux et douloureux comme une névralgie ou comme un assaut de maladie, et c'est toujours une oppression, rarement autre chose, comme si l'on retombait instantanément dans la mort. S'il n'y avait pas cette autre respiration puissante, on serait constamment en danger — mais « ça » balaye tout. Cette respiration-là a un étonnant pouvoir d'éclaircissement. C'est-à-dire que le corps semble devenir poreux, complètement poreux. Au point que l'on ne peut même pas laisser une lettre, même cachetée, dans la chambre, sans que le corps sente l'« invasion » ou l'intrusion de ce qui est là, et la plupart du temps, presque toujours, il sent l'arrivée de la difficulté ou de la personne quand la lettre est encore au bureau de poste du coin ou même quand elle touche l'atmosphère du continent où le corps se trouve. On devient d'une vulnérabilité... un peu effrayante, mais il n'y a rien pour « effrayer », il y a cet autre air qui arrange tout.

Plus d'une personne a dû sentir ce genre de phénomène, plus ou moins dilué, sans trop bien sentir d'où ça venait, et généralement les corps sont protégés par la cuirasse noire du milieu général.

Mais le phénomène ne s'arrête pas là. Le corps semble non seulement poreux à tout ce qui vient mais il semble s'étaler partout sans barrière. Dès qu'il « regarde » quelque chose, un fait, proche ou lointain, un événement, une personne, il est immédiatement dedans, comme s'il trempait directement dans la situation — et c'est quelquefois affreux, ou il est pris d'un sanglot idiot comme si toutes les peines du monde s'emparaient de lui. Je ne sais pas pourquoi tant de sages ou de moins sages se gargarisent de leur « conscience cosmique », mais cette conscience cosmique, c'est le corps qui l'a, absolument et directement. On est à nu, les divers manteaux qui nous recouvrent tombent l'un après l'autre et tout le monde est là. Parmi les milliers d'exemples que je pourrais donner, assez tristement, car la joie semble peu fréquente dans ce milieu terrestre, il me revient un fait très banal parce qu'il est individuel et personnel, mais il explique et limite assez bien le phénomène qui s'étend partout. J'étais allongé sur l'herbe et mon corps se reposait bien de son « pilonnage », c'est-à-dire qu'il s'étalait dans un milieu un peu clair et frais, lorsque, tout d'un coup, il a sauté avec un cri : Pierre ! Pierre !... Il était arrivé quelque chose à ce Pierre-là. Je télégraphie à ce bonhomme et peu après, j'apprends qu'il était tombé d'un poteau électrique qu'il réparait à six mille kilomètres de là et s'était, assez miraculeusement, simplement fêlé une vertèbre — au moment même où je poussais mon cri. Mais moi, j'avais mal dans le dos. Je me demande si mon cri (j'étais *là*, n'est-ce pas, tout de suite) n'a pas limité les dégâts ? Je me demande aussi s'il n'y a pas une sorte d'omniprésence de la matière lorsqu'elle est dévêtue de sa vieille habitude d'être un homme ou un lézard. Lorsqu'elle est simplement un corps au milieu du grand corps terrestre. Pourquoi nous parle-t-on de phénomènes « psychiques » lorsque les cellules d'un corps sont parfaitement et simplement « psychiques », sans histoires et sans grands mots ? Et non seulement elles sont voyantes et poreuses, mais elles n'ont pas le moindre ego : « moi » c'est tout le monde, pécheur ou saint, benêt et savant.

Mais tout de même, ce « phénomène » tout naturel a des implications très profondes pour le travail qui nous intéresse : l'évolution de cette vieille espèce en voie d'auto-destruction et la fabrication d'un prochain mode d'être moins nocif pour la planète.

Ce « pilonnage » que le corps subit jour après jour, cette intrusion ou cette invasion d'un autre air, un autre mode respiratoire dans cette matière sans barrière, et particulièrement dans ces vertébrés supérieurs qui malgré tout font partie de la Matière générale, doit bien avoir des effets... incalculables, et traumatiques dans ce vieux conglomérat cellulaire et terrestre qui avait l'habitude d'être « humain ». Lorsqu'un premier poisson a pu débarquer dans une peau d'amphibien, cela a dû avoir des répercussions géographiques, même si les autres poissons ne s'en apercevaient pas — et comment pouvaient-ils s'en apercevoir ?

Alors, nous débarquons dans un autre air qui va radicalement changer la face de la Terre, et qui est en train de la pilonner et de la triturer inexorablement pour faire apparaître ou forger une autre espèce capable de supporter et de vivre ce Nectar dont elle a tant soif. À vrai dire, on ne ferait jamais — mais alors jamais — ce travail d'enfantement évolutif pour soi-même, on préférerait mourir mille fois. Mais nous sommes en train de mourir des millions de fois, femmes, arbres, enfants et jolis oiseaux en même temps, et sauvagement.

C'est une question de vie ou de mort pour toutes les espèces, mais la vie a-t-elle jamais été, sauf la mort triomphante depuis la première tombe du premier unicellulaire ? À la fin de l'Évolution I, nous débarquons inévitablement dans une Évolution II car où s'arrêtera cette vieille poussée évolutive, sur cette Terre ou une autre — et pourquoi pas celle-ci, et pourquoi pas avec notre propre collaboration corporelle et consciente ?

Sri Aurobindo, qui s'était laissé pilonner et triturer pendant quarante ans, jour après jour, pour ouvrir ce passage de l'autre air, l'autre pouvoir moteur, ce qu'il appelait le « supramental », ces portes du prochain soleil des espèces, disait simplement à ses disciples rationalistes et récalcitrants :

« Si le Supramental descend dans notre physique [de Mère et de Sri Aurobindo], cela veut dire qu'il est descendu dans la Matière, et par conséquent il n'y a pas de raison qu'il ne se manifeste pas dans les chercheurs... Vous admettez, au moins, qu'il y a quelque matière en moi, et vous pouvez difficilement nier que la matière en moi soit en contiguïté, ou même (en dépit de la théorie des quanta) en continuité avec la matière en général. »

C'est le fardeau général et « poreux » de nos vieilles cellules, mais c'est aussi l'espoir contigu, et également poreux, d'une trouée évolutive qui délivrera ces millions de corps, humains ou non, de leur habitude de souffrir et de mourir.

« Le salut est physique », disait Mère.

*Ô Vigueurs impétueuses...
les plaisantes croissances
de notre terre
sont tirées de leurs racines,
notre terre elle-même
tremble et vibre,
et même nos montagnes*

Rig-Véda, V.60.2

*Quand les chevaux sont attelés
par le Souffle de Vie
ils sont bien attelés*

Rig-Véda, V.31.10

La nouvelle puissance de propulsion

L'OPÉRATION évolutive est en cours et qui peut dire où elle s'arrêtera ? Je peux dire seulement *le point où j'en suis*. Je sais seulement l'outil, le moyen, la puissance de propulsion — et que pouvait savoir le premier animal terrien de ce mélange d'oxygène, d'azote et d'argon ni de son pouvoir de propulsion et de transformation qui allait conduire à cet animal cérébelleux ? Il est vrai que cet amphibie doté de sacs pulmonaires allait rencontrer en route des accidents de terrain et des obstacles qui l'obligeront à modifier sa structure, comme quoi les « obstacles » et les difficultés sont toujours les meilleurs moyens évolutifs. Et si l'on se trouve devant une impossibilité, la nature se rit et ouvre une nouvelle porte là où le spécimen en formation ne s'y attendait pas. Nous oublions que nous sommes perpétuellement en formation. Notre technologie nous a fait croire que nous avons seulement des outils technologiques — c'est notre obstacle — et nous avons oublié que nous sommes seulement une certaine pâte évolutive dans un creuset inscrutable. Il se pourrait bien que d'autres accidents de terrain nous précipitent là où nous ne l'avions jamais pensé.

Ainsi cette découverte — fabuleuse découverte — d'un nouveau moyen de propulsion, d'une nouvelle puissance créatrice dans un vieux corps animal, a-t-elle des ramifications imprévisibles. C'est un début. Cette nouvelle « vigueur », que va-t-elle faire ?

Je peux dire les obstacles qu'elle rencontre dans ce corps, et ces obstacles sont le plus sûr indice de ce qui sera la prochaine porte.

Il y a un fait dont je ne cesse de m'étonner, jour après jour, et que le corps regarde avec une sorte d'ébahissement. C'est quelque chose comme un effroyable miracle, pourrais-je dire. Voilà six ans exactement que cette Puissance nouvelle a commencé de prendre certains contours et à suivre certains sillons au milieu de mon « bloc de fer » résistant, et depuis six ans cette extraordinaire densité descendante n'a cessé de grandir en densité — c'est un écrasement fou, inimaginable et complètement « déraisonnable », impensable, mais le corps le vit ou survit en se demandant chaque jour comment ça va finir. C'est de la « foudre », n'est-ce pas, et le corps s'emplit quotidiennement, de plus en plus, comme une bombe. Chaque soir, il se dit : c'est insupportable, mais il sait parfaitement que demain la « dose » sera encore plus forte. Si ce n'était pas « fluide » comme l'a dit Sri Aurobindo, on éclaterait en mille morceaux, ou tout simplement comme une bulle de savon, car qu'est-ce qu'un petit corps pour cette Puissance-là ? Mais c'est tout de même « dur comme du diamant », et ça creuse — dans quoi ?

Plus d'une fois je me suis dit : ce n'est peut-être pas la Puissance qui « grandit », mais plutôt l'obstacle ou la résistance qui grandit ?

Mais les deux doivent aller de pair : plus ça résiste, plus ça pilonne ou écrase, comme le diamant du foret dans un puits de sonde. C'est tout à fait inexorable et impérieux. Et pourtant, « ça » respecte les limites humaines du jour, pour les repousser un peu plus loin le lendemain.

Il y a un obstacle *sous les pieds*, je l'ai dit, et cet obstacle semble aussi vaste que la Terre (c'est cette Matière « contiguë » ou « en continuité »). Or, ce petit tuyau corporel,

ce conduit de l'autre Puissance, n'est pas exactement rectiligne et ne s'enfonce pas seulement sous les pieds : il s'enfonce partout à la fois dans le corps comme s'il devait traverser un labyrinthe de fer innombrable et qui semble de même nature que cette résistance terrestre ou sub-terrestre. J'ai cru bon de tracer ou d'esquisser les grandes voies circulatoires de cet air dense qui s'enfonce jusqu'au bout des pieds, et j'ai bien vu (!) que cela fonctionnait avec le support mécanique de nos vieux sacs pulmonaires, comme une double respiration. Mais ce n'est pas du tout — mais alors pas du tout ! — comme un petit tuyau pneumatique qui s'emplit d'air comprimé ou comme un petit sac qui s'emplit d'oxygène. Ce n'est pas une respiration locale ou localisée dans une certaine cage thoracique : c'est une respiration *totale*, et le « tuyau », qui est la ligne principale de passage, se répand ou s'insuffle dans un million et un milliard de ramifications corporelles, autant qu'il y a de cellules, du bout de la tête au bout des pieds, où il va se cogner contre cette espèce de basalte fondamental — mais le « basalte » est partout ! Tout le corps est gonflé comme un bibendum ou comme une bombe par cette incroyable densité... vigoureuse, impérieuse, sans trêve, mais il y a partout finalement cette coquille de fer contre laquelle la nouvelle respiration écrasante vient cogner. Et finalement aussi, si les organes s'adaptent à cette fantastique « pression fluide », si le cœur, le cerveau, les cellules supportent l'écrasement, il y a une chose qui ne le supporte pas du tout (ou pas encore ?), c'est le squelette. Cette espèce de truc innombrablement articulé, avec des coudes partout, des tendons, des apophyses et que sais-je, est décidément *contre* cette fluidité écrasante, il dit : moi, je suis fixe, votre air nouveau est bon pour les méduses, peut-être, mais pas pour les vertébrés.

Alors la Puissance grandit jour après jour, l'air nouveau devient de plus en plus dense à la mesure même de la résistance qu'il rencontre, et qu'est-ce qui va se passer ?

« Propulsion », c'est ce qui pousse en avant.

*Dans les canaux de sa
vaste inondation,
ils se purifient et se vêtent
de ses densités,
et ici
ils brisent en deux la colline
matérielle*

Les trois éléments de l'Évolution II

JE ne sais pas du tout ce qui va se passer : je vis l'événement au jour le jour. Je le deviens. En fait, je peux le regarder autant dans les journaux du jour que dans mon corps — avec le même point d'interrogation. Car il n'y a qu'*un* corps terrestre, après tout, et quoi qu'en pensent nos petites limites.

Et ce n'est pas tant le corps individuel et sa destinée future qui m'intéresse que notre grand corps et la propulsion générale.

Propulsion, il y a.

Nous avons tendance, ou en tout cas j'ai tendance à regarder le phénomène avec les yeux de Darwin. Ce n'est pas mal, mais nous n'avons plus ces millions d'années et de générations pour passer d'une carapace à une autre améliorée — c'est toute la carapace terrestre qui est en train de sauter. Et cependant tout suit une loi.

Mais ce n'est plus la vieille loi, c'est cela que je sais dans mon corps, et c'est cela que le grand corps terrestre est en train d'apprendre malgré lui.

Il y a une *loi nouvelle*.

Une loi qui ne fonctionne plus selon nos degrés centigrades, nos pressions atmosphériques et notre mécanique fracassante, car tout ce que nous inventons selon nos lois est le produit d'un fracas qui en engendre un autre et ainsi de suite, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nous guérissons une abomination par une autre abomination.

Cette loi nouvelle, je ne saurais la mettre en équation (heureusement), pas plus que les poissons ne sauraient définir le milieu terrestre selon leurs équations aquatiques, ils diraient simplement : on en meurt. Ce que mon corps saurait dire simplement de cette loi nouvelle et de ce milieu nouveau se ramène à deux mots : c'est l'anti-mort.

Mais attention ! Elle est parfaitement mortelle pour tout ce qui *veut* mourir et tout ce qui vit de la mort.

Nous vivons tous de la mort ! c'est notre métier principal et c'est notre difficulté. Notre vie est la mort même. C'est très difficile de désapprendre ces millions d'années d'habitudes. C'est très difficile d'apprendre une autre vie dans une vieille carapace qui est en train de se déglinguer de tous les côtés. La loi nouvelle, on ne peut l'apprendre que peu à peu — on est en train de nous l'apprendre très radicalement.

On peut regarder d'abord ce petit corps individuel, puis la grande propulsion générale. Mais c'est la même « chose » qui se déroule.

Individuellement, le corps a cru entrevoir deux lignes de possibilité. Il a eu deux sortes d'expérience, mais il faut que l'expérience se répète des milliers de fois pour que le corps comprenne et adhère — il est très lent. L'une concerne cette vieille charpente évolutive résistante, et l'autre cette respiration nouvelle.

Les os, c'est ce qui résiste le plus et c'est ce qui reste dans une boîte à la fin. Et puis ce squelette proteste beaucoup contre l'écrasement de cette densité descendante : plus on l'écrase, plus il résiste — et cette résistance même donne peut-être la clef de la difficulté : elle forge la clef, comme on est en train de forger la clef du monde. C'est *dans* l'obstacle que se trouve ou se dé-couvre la solution.

Toute résistance engendre une chaleur, c'est bien connu — celle du monde est en train d'engendrer une singulière chaleur. Mais dans le corps individuel, c'est une chaleur bien étrange. De même que cet « écrasement » ne casse rien à la manière de nos marteaux-pilons, parce qu'il est « fluide » tout en étant « plus dur que du diamant », de même cette chaleur ne brûle pas comme une fournaise ni ne fait monter les degrés centigrades, tout en plongeant le corps dans une espèce de bouilloire... tempérée. Et innombrable. Les anciens Rishis de l'Inde connaissaient ce Feu-là, et ils l'appelaient *Agni*. Simplement, le corps se sent bouillir et éclater sans éclater ni brûler, mais avec une sorte de fièvre inusitée et inconnue des thermomètres — c'est difficile, il faut bien le dire. Mais depuis longtemps le corps a appris qu'il n'y a pas de « loi du cerveau » ni de « loi des cœurs » ni tout le bataclan de nos lois physiologiques — il SAIT. Et il sait qu'il doit bien y avoir une autre loi du squelette. Sri Aurobindo avait longtemps étudié le « problème » et il note simplement qu'il y a un mécanisme plus subtil que celui de nos cyclotrons :

« Le processus subtil sera plus puissant que le processus matériel si bien que l'action subtile d'Agni sera capable de faire des opérations qui, autrement, maintenant, nécessiteraient un changement physique telle une température accrue. »

Les atomes aussi peuvent changer d'organisation sous l'effet de ce Feu, qui ne vous réduit pas en cendres, pas plus que cette respiration nouvelle ne vous asphyxie. Prométhée aussi voulait apporter le Feu divin aux hommes, mais qui en veut ? Pour changer les propriétés d'un corps, il suffit de changer l'organisation de ses composants atomiques, notre Science nous le dit, mais tous les corps et toutes les formes terrestres sont constitués des mêmes composants. Il n'y a pas des milliers de corps, de poisson, de singe ou d'homme, ni des milliers d'« opérations » différentes à recommencer sur chaque spécimen : il y a un seul corps et une seule opération pareille.

Et il y a un seul instrument, c'est cette Puissance ou cette Énergie nouvelle qui est en train de propulser tout son petit monde.

J'ai eu une seule expérience, qui s'est répétée pendant plusieurs jours de suite, toujours pareille, puis elle a disparu pour je ne sais quelle raison. C'était peut-être simplement pour montrer au corps : tu vois, ça aussi c'est possible. Et il faut peut-être attendre que *tout* soit au point dans ce grand creuset terrestre... Au lieu de l'écrasement habituel sous l'effet de cette respiration dense et pilonnante, c'était comme si (pas « comme si » !) la fluidité l'avait emporté sur le côté diamantin de l'opération : une marée ! une marée d'air dense, mais de l'air tout de même, qui traversait, roulait le corps dans sa vague, le gonflait d'aise et de puissance, et encore et encore. Vraiment comme si les os étaient devenus une espèce de cartilage bouilli, sans résistance aucune, ou peut-être traversés par cette fluidité « foudroyante » et ondoyante, comme un mur illusoire dont il ne restait plus que le vide intra-atomique. Et tout était roulé d'aise dans la vague — comme une méduse peut-être !

C'était d'un seul coup une nouvelle structure, qui n'avait pas besoin d'attendre les millénaires darwiniens et les lentes modifications de carapace d'une espèce à l'autre. Cette densité-là vous tenait tout seul debout, sans armature, par le seul pouvoir de sa densité... fluide.

Rien n'est détruit et tout est changé.

Mais ce qui est curieux, c'est que cette densité ou cette Énergie est à la fois votre structure *et* votre respiration. Les deux grands ingrédients évolutifs réunis en un.

Et peut-être trois ingrédients réunis en un.

Car la quête première de toutes ces espèces, nous compris, est de se nourrir. Mais la vieille loi est formelle et automatique : celui qui mange sera mangé. Comme disait Mère : « La nourriture contient son germe de mort. » Or, il m'a été montré, non pas dans l'expérience du corps mais par cette espèce de vision d'au-delà des tombes — celle qu'ont les yeux du corps quand il a un pied de ce côté-ci et un pied de l'autre côté — que cette respiration nouvelle est *nourrissante*.

C'est un air nourrissant.

Les trois éléments de l'Évolution II réunis.

Mais si un seul des éléments de l'Évolution II peut s'infiltrer, se faufiler à travers un premier animal de chair et d'os, cela veut dire que cela filtre à travers tous les animaux de la même substance.

Tel est notre chaos. Et notre espoir.

Et si cela filtre, cela veut dire la fin de tous nos artifices. Car cette Puissance-là créera tous ses moyens par le seul pouvoir de sa conscience.

Un nouvel univers d'action et d'interaction.

*Qui qui parmi vous s'est
éveillé à la connaissance
de cette chose secrète :
c'est l'Enfant
qui donne naissance
à ses propres mères*

Rig-Véda, I.95.4

*Va comme une tempête avec
les Eaux de ton chariot.
Que les hauts lieux
et les bas lieux soient égaux
l'un à l'autre*

Rig-Véda, V.83.5

15

Mais cette Terre ?

LES apparences sont aussi chaotiques que celles de ma propre éprouvette — on a tous l'air d'aller à la mort et à la destruction, comme les vieux dinosaures. Et on ne peut pas se cacher que notre Frankenstein est laid.

Et pourtant, c'est le contraire du désespoir.

Jamais époque n'a été plus fertile en dépit de toutes ses destructions. Jamais l'Homme n'a été plus dangereusement mis en question — jamais il n'a porté à son paroxysme la première question qui est née avec la première tombe et le premier meurtre d'un protozoaire. Nous pouvons enfin nous apercevoir que non seulement notre civilisation est une civilisation de la mort, mais que nous sommes une Évolution de la Mort.

Et *toujours* l'Évolution, même de la mort, trouve son sursaut et sa solution inattendue dans la contradiction même qui l'envahit. Son obstacle est son plus puissant levier. On pouvait désespérer du temps de la « belle époque », en 1900, lorsque nos grand-mères étaient corsetées dans un perpétuel dimanche et roulaient en calèche, mais maintenant tout est à nu, enfin, grouillant et sans masque, comme la vermine sur un cadavre — que nous avons toujours été. Déjà Epictète le savait, qui fut emmené esclave à Rome : « Une petite âme qui porte un cadavre. » Il n'y a nulle part où nous emmener esclave : nous sommes parfaitement esclaves partout.

Et parce que c'est si désespérant, c'est le Temps de l'Espoir.

Nous n'avons pas de la métaphysique à offrir, mais de la physique nouvelle, contraints même par ce qui nous assaille — et cette physique-là, nouvelle, ne *pouvait pas* surgir parmi nos bontés et nos vertus, elle ne *pouvait pas* se révéler, transparaître, tant que nous tournions les yeux au ciel pour y chercher le « salut » ni tant que nous attendions de notre Science quelque panacée pour nos maux. C'est fini des faux moyens : reste le vrai, dans notre propre corps, qui contient peut-être son propre ciel, en contiguïté exacte avec sa propre mort.

Je redis Sri Aurobindo, en bref, mais avec la lucidité d'un corps qui a vécu et vit ce qui est dit ici : « Si la ligne ascendante pouvait être retournée et servir à un but descendant,

cela voudrait dire la transformation de la ligne telle qu'elle est maintenant, un couvercle, une barrière, en un passage des hauts pouvoirs de la conscience de l'Être qui est maintenant au-dessus de la ligne ; cela voudrait dire une nouvelle création sur la terre, une invasion des pouvoirs ultimes qui renverseront les conditions ici-bas. »

Une invasion.

Depuis 1950, le départ de Sri Aurobindo, et encore plus depuis 1973, le départ de Mère — la première « guerre du pétrole » —, notre monde a pris une singulière accélération. Mais comme toujours, nous lisons les signes à l'envers parce que nous voyons tout à travers nos lunettes homocentriques. Cette formidable négativité de la Terre est suprêmement Positive, comme l'éclatement d'un volcan inconnu qui nous livre un Trésor inconnu : notre nouveau Moyen.

Une invasion du Feu divin sur la Terre, l'espoir de Prométhée désenchaîné. La jonction du ciel et de la terre à travers les murs de notre tombe.

Ce Feu-là dé-terre tout : le bien et le mal, le beau et le hideux, la vérité et le mensonge — la vie et la mort, comme si chacun était seulement l'envers de l'autre, ou le même côté d'un seul Mensonge. Et nous sommes en train de nous apercevoir que *tout* est sordidement pareil. Et que nous n'avons jamais vécu que d'un seul côté de la vérité-mensonge, du beau-hideux et de la vie-mort, comme les requins sous les eaux.

De formidables eaux sont en train de balayer notre illusion, qui n'était pas bouddhique. Une formidable Puissance de propulsion est en train de broyer, saccager et abattre nos murs partout jusque dans le plus petit coin de notre Nation humaine. Rien ne restera debout, c'est sûr.

Rien ?

Ce mot-là n'existe pas dans le dictionnaire de nos quatre milliards d'années.

Un formidable « quelque chose » est en train d'envahir tous les hommes sous leurs décombres dorés. Un feu nouveau — ou éternel — est en train de palpiter à leur insu dans leurs cellules et de se répandre à travers tous leurs petits corps poreux — et ils soubresautent, peinent, se débattent sur la plage d'une Terre qu'ils croyaient si bien connaître, et qui leur échappe de tous les côtés.

La trouée évolutive *est faite*, et nous sommes en train de la vivre malgré nous. La mort est en train d'éclater partout, mais c'est le couvercle de notre tombe. Un autre soleil brûle et remue et décortique ces petits corps en détresse. Et soudain un autre souffle, qui pèse maintenant sur nos épaules meurtries, délivrera un nectar inattendu.

Et la vraie Terre sera.

Et de vrais hommes.

Il suffit d'un cri là-dedans, dans ce magma humain, un petit cri d'appel simple comme peut en avoir un enfant qui étouffe, et le premier fil jaillit on ne sait d'où, comme dans les bois de Verrières, le premier contact et le pont avec cette source puissante qui « renversera les conditions ici ».

Alors la vie-qui-ne-meurt-pas traversera goutte à goutte nos poumons pour nous remodeler selon sa loi... énigmatique.

Post-Scriptum

Nous ne connaissons pas les ressorts secrets de la vie, ce qui pourrait changer un destin, ou un monde. Les grands secrets sont si simples qu'on ne les voit pas du tout comme l'oiseau mêlé à son feuillage

et qui jette son cri soudain
et tout s'émeut
et vit autrement.

Je vois si clair maintenant dans le destin des hommes et leur pouvoir caché — transparent. J'entends au loin la voix poignante d'Euripide : « Un chemin est là et nul ne le voyait », j'entends la voix tendre d'Antigone : « Privée des pleurs, des miens, selon quelle justice je dois descendre dans ce cachot creusé, dans ce tombeau inouï, Io ! rejetée infortunée, par les vivants et par les morts, ni vivante ni cadavre »... Io ! son cri se répète et se répète, j'entends du fond des âges ce cri sur nos lèvres, maintenant, porté jusqu'à nous par tant de millions de peines, et je sais le secret... si simple que nul ne l'entend.

À quoi songes-tu, frère humain ? là, dans ta rue de n'importe quand. Car c'est ce songe que tu deviens. Quel est ton cri, là, dans le remue- ménage de tous les jours ? Car c'est ce cri qui fait être — être *quoi* ? Un homme, un singe, une bête par millions ? ou un autre être inouï, Io ! qui va sortir de son cachot ?

C'est si simple qu'on n'y pense pas.

Alors, à toi, frère qui cherches, frère qui n'y penses pas, j'aimerais dire ce battement de cœur de ton cœur, si futile et si puissant — si seulement tu y songes un instant au lieu de battre pour rien. Alors, sans rime ni raison, autre que mon amour pour rien, je te dis :

*Ta peine dans la rue
et la cohue
n'est pas en vain
Ne sais-tu pas
que nous venons
d'ailleurs
Rappelle-toi, rappelle-toi
Là, sur ton boulevard des malheurs
Appelle-le, appelle-le
ce grand Jour oublié
ce grand Vaste perdu
Décrasse ta vieille nuit
mensongère
Décrasse tes savoirs, tes peines,
tes futilités ressassées
tes rien-du-tout de nulle part
Crie, crie-le ce cœur
de ton cœur
et il viendra t'embrasser
combler ta peine, ta nuit, ton rien*

*et te saisir d'une douceur
inattendue
comme au début des Temps
comme si rien n'avait été
jamais
ni su ni compris
sauf cet émoi
d'aucune langue, aucun âge
ce ressort tout-puissant
d'une seconde qui bat vraiment.
Car c'est le temps du tout-possible
Car c'est le Temps d'un autre Âge
si tu veux, si tu y songes
vraiment
Attrape, attrape le fil doré
là, maintenant
sur ton boulevard des Malheurs
et crie ton cri
VRAI
et ta tombe s'ouvrira
et le Destin sera changé.*